

Mais le maître n'y était pas, dans celle de Plouesnel.

Il n'y avait là que la vieille servante Jeanne Aubin et Kéranou, le maître Jacques, qui prenait la pompeuse dénomination d'intendant, Yaume le jardinier, et Perdicol le sommelier ;

Enfin, un grand homme maigre, au nez pointu, au front fuyant, aux petits yeux gris d'une mobilité extrême, qu'on appelle Ramel et qui était un Bas-Normand de la ville d'Avranches.

La traditionnelle galette de blé noir était sur la table et le cidre moussait dans les verres.

On jasait.

— Mériadec ne revient donc pas ? dit alors Kéranou. Quel bidet a-t-il pris ?

— Le petit cheval à crinière jaune, répondit Perdicol.

— Je veux bien être pendu si notre maître n'a pas ouvert cinquante fois la fenêtre qui donne sur le chemin de Saint-Malo depuis une heure, fit Ramel le Normand.

— Tu n'as pas besoin de cela pour être pendu, dit Kéranou. Un Normand et la potence ça se connaît si bien que ça va toujours l'un vers l'autre.

— C'est des vieilles gaudrioles des temps passés, ça, maître Kéranou, répondit le Normand avec aigreur.

Kéranou était un gros homme, épais, un peu obtus, mais d'une ténacité excessive en toute chose.

Il riait d'un gros rire, avait un appétit énorme, était âpre à l'argent et ne dédaignait aucun moyen pour arriver à en posséder.

— Avec tout ça, dit-il, le maître est bien bas depuis qu'il a vu la barque fantôme.

— Est-ce que vous croyez à ça, vous autres ? fit Perdicol le journalier.

— Il faut bien y croire, puisque nous l'avons vue, dit Ramel le Normand, qui échangea un regard furtif avec Kéranou.

— Oui, dit Perdicol, nous avons vu une barque qui courait des bordées au large et semblait le faire exprès de passer et de repasser devant Plouesnel ; mais ça pouvait être aussi bien une barque de contrebandiers.

— Il n'y avait personne dedans, fit Ramel.

— Les hommes étaient peut-être couchés, reprit Perdicol, qui avait des vellétés d'esprit fort.

— Enfin ce qu'il y a de sûr, dit Jeanne Aubin la vieille servante, c'est que M. Cabestan se portait bien il y a quatre ou cinq jours et qui maintenant il est quasiment à la mort.

— Un homme qui se lève, qui boit et qui mange, et qui sort pour se promener, n'est pas à la mort, insista Perdicol.

— Il n'a pas huit jours devant lui, dit Kéranou. Vous avez bien vu qu'il ne tenait pas sur ses jambes.

— Un si bon maître ! murmura Jeanne Aubin.

— Ça, c'est vrai, dit le Normand.

— Faut se faire une raison, mes amis, dit Kéranou. M. Cabestan est si vieux.

— Ce qui m'étonne, reprit Ramel, c'est qu'il n'ait envoyé chercher M. Ragoulin ou M. Perdreau, qui tous deux sont notaires.

— Pour quoi donc faire ? demanda Perdicol.

— Pour faire son testament donc, répliqua Kéranou.

— Son testament est fait, et il y a beau jour, dit Jeanne Aubin.

— Tu crois ça, bonne femme ?

— Et nous sommes tous dessus.

— Je voudrais bien en être sûr, fit Kéranou.

— Moi, je crois, reprit le Normand, qu'il nous laisse quelque chose. Mais...

— Mais quoi ? fit la servante.

— Le gros lot n'est pas pour nous.

— Oh ! ça c'est bien sûr. Le gros lot est pour Cartahut, murmura Kéranou avec un accent de colère concentrée.

— Chacun est maître de son bien, dit Ramel, qui regarda Kéranou avec un air d'ironie.

— C'est tout de même un grand malheur qui se prépare, dit Kéranou.

— Quel malheur ?

— M. Cabestan va déshériter sa famille pour ce rien du tout de Cartahut.

— Avec ça, fit la servante avec humeur, que sa famille s'est bien conduite avec lui.

— Et qui donc y perdra, si ce n'est nous ? poursuivit Kéranou. Quand le bonhomme sera mort, Cartahut, devenu le maître, nous flanquera à la porte.

— A savoir...

— C'est tout su. Tandis que M. de Faustinières et M. de Gonidec, qui sont des gentilshommes, nous garderaient. Tenez, ajouta Kéranou avec un emportement subit, tous ces discours-là m'échauffent la tête. Je m'en vas prendre l'air. Viens-tu avec moi, le Normand ?

Ramel se leva sans mot dire et suivit Kéranou, le maître Jacques.

Tous deux sortirent de la cuisine, où les autres domestiques continuaient à causer et à s'entretenir de la barque fantôme.

Ils traversèrent la cour, dont le pavé était couvert d'herbe, et sortirent par une petite porte qui donnait sur la falaise.

Une fois dehors, ils se retournèrent et levèrent les yeux.

Le vieux Cabestan était à sa fenêtre, et son regard était fixé sur la route de Saint-Malo.

— Regarde, mon bonhomme, regarde ? murmura Kéranou. Tu seras mort avant que Cartahut ne revienne. On te fera voir encore un peu la barque fantôme ce soir.

— Tais-toi, dit le Normand Ramel. Le vent emporte tes paroles. Si tu veux causer, descendons au bas de la falaise, sur le galet.

Il était presque nuit et la mer ne conservait plus qu'une teinte rougeâtre, dernier reflet du crépuscule.

Kéranou et Ramel le Normand descendirent donc par un petit sentier taillé dans la falaise jusque sur le galet, où ils s'assirent.

La lèvre de la falaise leur cachait maintenant le ma noir, et par conséquent ils étaient hors de vue.

— A présent, dit Ramel, jasons un peu.

— Je veux bien, répondit Kéranou.

— C'est donc une frime la barque fantôme ?

— Parti !

— Et c'est toi...

— C'est moi qui ai arrangé ça avec Canslaven, le piy lote de Granville.

Ah !